

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à SENECAL & FRÈRES, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 12 Septembre 1860.

RAPPEL DE L'UNION.

Il y a vingt ans, une question de la plus haute importance fut agitée au ministère des colonies anglaises: il s'agissait de savoir si les deux Canadas seraient réunis ou non. Après de longues discussions, après d'orageuses plaidoiries pour et contre l'adoption de ce projet, partit enfin de Downing street un bill qui décrétait au nom de la reine la réunion des deux provinces.

Cette union, l'avions-nous demandée? non. Les éléments d'antipathie qu'établissaient entre les deux races comme une barrière à jamais infranchissable les divergences de culte, de mœurs et d'intérêts nationaux, étaient pour nous la preuve la plus certaine que cette alliance serait pour nos rivages une source de mécomptes et de calamités. Et cependant on faisait briller à nos regards un panorama de merveilles à séduire les esprits les moins disposés et les plus défiants, on nous promettait un avenir de gloire, nous allions voguer à pleines voiles dans un océan de splendeur et de félicité. Suspendus à leur cloche, les vétérans de la presse britannique ébranlaient les échos de leurs volées triomphales; on aurait dit le réveil d'un peuple.

Mais aujourd'hui que ce premier enthousiasme n'est plus, nous ne croyons pas sans intérêt et pour nos lecteurs, de jeter avec eux un rapide coup-d'œil sur les résultats de cet acte politique et d'examiner si l'événement a justifié les splendides espérances dont on nous a bercés.

Lors de l'Union, le Haut-Canada était criblé de dettes. Ces dettes, nous les avons payées. Emus de sa détresse, nous lui avons livré la clef de notre coffre-fort, et Dieu merci, il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour user de la permission. Il y a puisé à pleines mains. Il n'avait pas d'édifices, pas de canaux, point de voies intérieures, pas de fonds pour les construire, l'Union, c'est-à-dire nous, nous lui en avons fourni—les municipalités haut-canadiennes n'avaient pas de crédit; le trésor public leur a donné plus d'argent qu'elles ne pourront jamais en rendre, si nous arrivions à liquider un jour.

Comment avons-nous été payés de ces services? Au lieu de rencontrer en nos voisins d'en Haut, des alliés ou des frères, nous n'y avons trouvé que des gens, qui après nous avoir exploités, ont voulu nous abattre pour s'élever sur nos ruines. Ce n'était pas assez de nous avoir dépouillés; se faisant l'écho d'une insulte vemie dans un banquet, ils ont voulu nous tuer dans l'opinion des peuples, en nous jetant au visage l'épithète de *race inférieure*.

Après s'être engraisés de nos économies et de nos sueurs, après avoir triplé leur nom-

bre par les émigrants qu'ils ont arrachés à leur pays, après avoir largement profité de nos largesses, comme le serpent de la fable, ils se sont retournés contre leur bienfaiteur pour le déchirer; se sentant forts et nombreux, ils ont enfin jeté le masque, et n'ayant plus désormais qu'un seul désir et un seul rêve, celui de nous ôter toute influence politique et le pouvoir de nous défendre, ils demandent la représentation basée sur la population, c'est-à-dire, la ruine du drapeau que nous ont laissé nos pères. Ce qu'ils veulent en un mot, c'est nous ravir le droit d'être français.

Et pourquoi nous empêcherait-on de prendre part à la direction de nos intérêts? En sommes-nous indignes? avons-nous démerité de la confiance de la métropole? N'avons pas nous au contraire noblement accompli nos devoirs de sujets? Pour ne parler que du présent, l'accueil enthousiaste que nous venons de faire à l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre et celui qu'il reçoit du Haut-Canada ne sont-ils pas une preuve éclatante que notre loyauté vaut au moins la sienne? Il crie jusque par-dessus les toits ses protestations de fidélité, et quand le fils de sa souveraine se présente à sa porte pour le visiter, il arbore l'étendard de la révolte, et le prince se voit réduit à passer devant ses rives sans s'y arrêter, pour éviter l'éméute et l'effusion du sang. — Voilà la race supérieure!

Tous ces faits le témoignent,

Nous n'avons que perdu et ne pouvons que perdre à une union composée d'éléments si disparates et si hétérogènes. Toutes les manœuvres du Haut-Canada ne tendent qu'à un seul but, celui de nous étouffer pour s'enrichir de nos dépouilles. Nous n'avons échappé à notre ruine qu'à force de bravoure et de combats, mais nos lauriers n'ont pas anéanti la puissance et les complots de l'ennemi. Nous sommes sur les bords d'un abîme, ne nous y endormons pas. Si nous tenons à l'héritage de nos ancêtres, si nous voulons vivre libres et nous chauffer encore au soleil des peuples, rompons à l'amiable, avant de le faire par la force. Attendre plus longtemps; c'est accepter d'avance la guerre civile et ses douteuses conséquences.

ASCANIO.

MENSONGES ET CALOMNIES!

Autrefois, M. de Talleyrand, rusé diplomate, disait avec raison: "Donnez-moi cinq lignes écrites de la main d'un homme et je le ferai pendre." Cela voudrait dire qu'avec de la mauvaise foi, de la perfidie, en torturant le sens des paroles ou des écrits d'un homme, on peut le rouer à l'exécration publique, en prouvant qu'il a dit ou écrit telle ou telle chose, quand, au contraire, jamais telle ou

telle pensée n'a été conçue par son esprit.

Un petit journaliste de cette ville qui prétend appartenir à la secte d'Epicure (*des piqures*)... sans doute, pour celles qu'il reçoit... M. Eraste D'Odet D'Orsonnens en un mot, rédacteur de *la mouche*, semble avoir entrepris la triste tâche d'exciter ses concitoyens à la haine et au mépris de leurs semblables.

Si, pour atteindre ce but, il n'employait encore que les armes de l'honnête homme, c'est-à-dire la justice et la vérité, il n'y aurait que moitié-mal, et avec un sentiment de profonde pitié, nous dirions de lui: "pauvre garçon, la bile le tracasse; il faut bien qu'il l'évacue!"—mais non; M. D'Orsonnens n'a jamais recouru à la vérité dans ses attaques;—il la fuit parce qu'il la craint, et ne pouvant se sauver que par la perfidie et le mensonge, il les appelle constamment à son secours.

Dans la polémique que nous avons soutenue avec lui, à propos de la fameuse séance du Conseil-de-Ville, nous avons démasqué ses trompeuses manœuvres et prouvé au public que tous ses arguments n'étaient qu'un tas de faussetés et de ficelles.

Cette polémique, nous l'avons cessée, parce que nous étions dégoûtés de la duplicité du rédacteur de la *Guêpe* et parce que nos lecteurs devaient être suffisamment convaincus de l'insigne mauvaise foi qui se révèle dans chacun des articles de cet écrivain.

Dans notre numéro du 5 courant, nous avions manifesté notre étonnement de ce que l'homme, placé à la tête du journal officiel de M. Rodier, n'était pas présent au banquet donné par le premier magistrat de notre ville. Samedi dernier, M. D'Orsonnens, nous a dit que nous avions menti, en disant qu'il n'avait pas été invité, et, nous jugeant fort mal, (sans doute à sa mesure,) il a attribué le sens de nos paroles au dépit que nous ressentions de n'avoir pas été invités nous-mêmes, parce que, dit-il, "le maire ne reconnaît pas à l'*Omnibus* le titre d'organe de l'opinion publique." Quel plat argument! Quelle petitesse d'esprit!

M. D'Orsonnens n'a toutefois pas répondu à notre question. Il ne nous a pas expliqué son absence au dîner de monsieur Rodier. Eh bien! nous, nous allons lui dévoiler le vrai motif qui l'avait poussé à agir ainsi. Il n'avait pas le courage de son opinion, il craignait de se trouver en contact avec les rédacteurs des journaux anglais et surtout avec celui du *Commercial Advertiser*, il craignait qu'on ne lui fit un mauvais parti relativement aux articles incendiaires et anglophobes qu'il avait publiés, voilà la vraie raison de son absence. En un mot, il avait peur, quoiqu'officier de la milice.

Autre turpitude, autre duplicité de cet homme qui se croit tout puissant dans le faubourg de Québec et s'intitule le bras droit

du maire. Jugez-en, lecteurs, par vous-mêmes.

A propos de l'inauguration de la Place Viger, nous avons, samedi dernier, rendu compte des toasts portés au banquet donné chez M. Longpré, propriétaire de l'hôtel St. Louis.

Nous avions cru être impartial et avoir rendu justice à tout le monde. Mais non ! M. D'Orsonneus a été mécontent, et, par la voie de son journal, il a réclamé hier, mais de quelle façon, grand Dieu ! D'abord, l'article du susdit écrivain, sauf, bien entendu, ce qu'il dit à notre adresse, n'est qu'une paraphrase du nôtre. Qu'on compare et l'on se convaincra que M. D'Orsonneus n'a pas fait grands frais d'imagination dans cette élocution.

Nous avions dit de lui qu'il s'était levé, d'un air solennel, pour répondre au toast porté par le maire à la Presse et qu'il n'avait fait que balbutier quelques mots, en demandant au président la permission de lui laisser garder son siège très-humblement. Pour si peu de chose, il ne valait pas la peine de se lever. Mais en disant cela, avons-nous menti ? Non. Nous avons les 70 convives du banquet pour témoins et M. le maire aussi. Nous prions même M. D'Odét d'aller demander à Son Honneur si nous avons menti ou non.

Pour se venger de nous qui avons dit la vérité et rien que la vérité, M. D'Orsonneus n'a trouvé rien de plus noble, rien de plus grand, rien de plus digne de lui que de tourner en ridicule les quelques paroles prononcées, à son tour par notre collaborateur Alphonse Lonclas, qui, fier de l'honneur qu'on lui confèrait de parler devant une assemblée aussi respectable et aussi honorable, a jugé à propos de vanter l'hospitalité bienveillante qu'il avait trouvée en arrivant de France auprès des Canadiens, fils de la France eux-mêmes. L'auditoire a manifesté plusieurs fois son approbation à ces paroles et c'est ce qui irrita M. D'Orsonneus. Il prétend que M. Lonclas a manqué de tact en parlant toujours de lui-même. Il dénature ses plus nobles paroles et prétend que M. Lonclas a voulu se poser aux yeux des Canadiens comme le digne représentant, l'incarnation glorieuse de la France. Il nous a appris son âge, la date de son arrivée sur nos côtes hospitalières, son genre d'occupations, etc., etc., etc., etc.!!!! C'était très-intéressant et très-bien raconté, mais c'était déplacé. Nous conseillons à M. Lonclas d'en faire une petite brochure ou plutôt une complainte, et de la rendre dans les rues, comme ses autres productions littéraires. Voilà ce qu'a dit, hier mardi, M. D'Orsonneus ! Voilà la manière dont il a dénaturé les paroles de notre ami et collaborateur. Il l'a fait sotttement, et en altérant d'une façon pitoyable la vérité. Quand l'arme favorite d'un écrivain est le mensonge, on ne doit pas lui répondre. Pour nous, ce serait au-dessous de notre dignité. Le public comprendra nos motifs. Nous dirons seulement à M. D'Orsonneus, qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fit rendre dans les rues, comme M. Lonclas, ses productions littéraires. Les regards des passants ne seraient pas alors offensés, en voyant derrière la vitrine des libraires, s'étaler toute honteuse et toute poudreuse son Appa-

rition, que chacun voudrait voir disparaître pour bien des raisons.

Nous lui conseillons encore de réunir en une grosse brochure tous les articles menteurs qu'il a publiés depuis quelque temps et de l'intituler : *Mensonges et calomnies*. Nous lui promettons d'avance un grand succès, nous nous engageons même à lui prendre un certain nombre d'exemplaires pour les envoyer en prime à nos abonnés et leur donner un spécimen du style et de la valeur de l'homme, qui aspire à devenir un jour représentant du faubourg de Québec au Conseil-de-Ville. Pauvre représentant ! Pauvre faubourg de Québec !

Malheureusement pour M. D'Odét, l'Om-nibus est là et si quelques rares personnes sont encore disposées en sa faveur, nous tâcherons de faire luire la lumière dans leurs esprits et d'empêcher nos concitoyens de placer la défense de leurs intérêts en des mains qui ne pourraient les servir que par le mensonge et la calomnie !

ASCANTO.

DE PROFUNDIS.

Il n'y a pas fort longtemps, une fièvre terrible, brûlante, inexorable, fièvre jaune, car c'était celle de l'or, la fièvre des mines en un mot, enveloppa comme d'un réseau immense les quatre coins du pays. Chaque citoyen la vit se ruer dans sa maison sous la forme d'un prospectus ou d'un agent. *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* ; C'était la nouvelle du jour, la question à la mode, le refrain des gazettes et des conversations ; on vous traitait d'ignorant et d'ennemi du progrès, si vous ne parliez pas des mines, c'était perdre son argent que de ne pas le placer à St.-Cuthbert ou à Acton. Nous devons enfoncer la Californie et le Pérou. Le St.-Laurent allait être un nouveau Pactole. Sur ses rives devaient tout-à-coup briller comme autant d'étoiles des châteaux de porphyre et des tours de diamants qui allaient faire pâlir les *Mille et une nuits* ; l'enthousiasme épidémique annonçait enlin des merveilles incroyables. Les villes étaient abandonnées, les sillons délaissés. Celui qui ne prenait pas la pioche envoyait son coffre-fort. C'était une nouvelle expédition des Argonautes marchant à la conquête de la toison d'or.

Lecteurs, vous le savez ; ne fondant que de très médiocres espérances sur ces folles entreprises, nous essayâmes maintes fois de repousser le flot envahisseur et d'éclairer nos compatriotes sur la témérité de leurs démarches. Comme Cassandra, nous restâmes impassibles au milieu du délire qui nous environnait de toutes parts. Inspirés par de sinistres prévisions, nous disions naguère avec un sentiment de profonde amertume : " Pour nous, nous craignons fort que de toutes ces mines, la plus curieuse ne soit la mine que feront bientôt les visages des mineurs ! "

Les événements viennent chaque jour légitimer la justesse de nos craintes.

D'abord les bureaux de poste et les courriers colportèrent dans nos rues des sacs de roches qui nous étaient envoyés comme échantillons. Tous les comptoirs d'orfèvrerie

en étaient encombrés. On vous en offrait et l'on vous en mettait partout : à la main, dans la poche, jusque sur votre table. On avait beau dire aux auteurs de ces envois que tous ces minéraux n'étaient que des cailloux, tout ce qu'il y avait de plus cailloux — qu'ils en trouveraient autant au Champ-de-Mars et sur les quais.

Transportés d'une noble indignation, ils reprenaient leur spécimen en vous disant que vous n'y entendiez rien.—Ils voulaient à tout prix que la pierre fût de l'or, sur quoi, ils voulaient de rechef à la poursuite du filon.

La qualité de ces envois nous couvrait davantage que nos pauvres mineurs creusaient leur tombe et se faisaient les propres fossoyeurs de leurs économies ; mais que pouvions-nous faire contre leur invincible entêtement ? La larme à l'œil et la douleur dans l'âme, n'ayant plus à leur offrir que notre pitié en deuil, nous leur votions ce lamentable mais bien juste soupir : " Ils l'auront bien voulu !! .. "

Une triste réalité vient de mettre le comble à nos pressentiments.

Comme nous passions hier sur la route d'Upton, nous aperçûmes, échelonnées le long du chemin, des caravanes de voyageurs dont la figure hâve et ridée rappelait vaguement la physionomie du *Juif-errant*. Une barbe poudreuse et enchevêtrée dont les proportions démesurées attestaient une longue absence du rasoir leur descendait sur la poitrine en escaliers tortueux. Leur chevelure flottait éperdue sur leur crâne. Des ventilateurs creusés par le contact des roches étabissaient d'un coude à l'autre de leurs vêtements un courant d'air perpétuel, tandis que les franges effilandrées de leurs pantalons, semblables au feuillage d'un saule pleureur, retombaient mélancoliquement sur des chaussures éculées, qui ricanaient d'une manière ironique à leur pitoyable détresse.

L'aspect de ces mineurs me fendaît l'âme. Je m'approchai tout ému de l'un d'eux, et comme je lui demandai d'où il pouvait venir : " Est-ce que notre aspect ne vous le fait pas deviner, me répondit-il d'une voix sépulcrale ? d'où peut-on venir dans cet état, si ce n'est des mines ? " — " vous n'avez donc pas réussi dans vos tentatives ? " — " oh ! si, monsieur, nous avons réussi. . . . à éreinter nos vêtements et nos économies " — " mais, n'avez-vous rien trouvé dans vos recherches ? " — " nous avons trouvé des filons de courbatures et de rhumatismes, et si vous me voyez aujourd'hui le dos penché comme une voûte d'église, c'est à ces affreuses mines que je le dois. Sans parler des trois courriers de St. Cuthbert qui y ont laissé leur peau, que de victimes et de fortunes n'ont-elles pas englouties ! Pour ma part, j'y ai tout perdu : santé, piastres et habits, et jusqu'à ma dernière paire de bottes. "

Ce disant, il laissa tomber sur ses chaussures un regard mélancolique et s'apercevant qu'elles menaçaient de laisser en chemin les pieds de leur propriétaire, sans respect pour ma présence, il les lutcha au bout d'un bâton qu'il appuya sur son épaule.

Voilà le dénouement de ces splendides entreprises. Quand on creuse une mine, d'ordinaire on en déterre de l'argent ; nos mineurs ont inventé un nouveau système, celui d'y en enterrer—que ceci leur serve de leçon

Quant à nous, malgré le peu de clairvoyance dont ils ont fait preuve dans cette déplorable expédition, nous nous garderons toutefois de contester leur jugement et leur capacité, car on se trompe tous les jours sur cette terre, *Errare humanum est* : et d'ailleurs, le proverbe l'a dit : *Il ne faut pas juger des gens par la mine.*

ASCANIO.

— Nous rappellerons à nos lecteurs que c'est demain soir que M. A. Vaillant, Phabile chef d'orchestre du Théâtre-Royal, donne un concert dans la salle de la rue Côté. Dire que MM. Ducharme, Alphonse Van Gheele, Labelle, Thornbarr et Harry Thompson prêteront l'appui de leur talent à M. Vaillant, c'est assurer le public que jamais programme de soirée musicale n'aura été mieux rempli.

Un magnifique chant patriotique canadien dont on doit les paroles à M. Edouard Sempé et la musique à M. Desane de Québec, sera chanté avec chœurs et soli, et exécuté par un orchestre excellent dirigé par M. Vaillant lui-même.

Nous pouvons à l'avance prédire un immense succès au bénéficiaire et conseillons aux retardataires d'arrêter leurs places chez M. Herbert.

FRANCE.

On lit dans la correspondance parisienne du *Courrier des États-Unis* :

Le 7 août, l'Empereur passait, en revue au camp de Châlons les deux régiments de ligne et de Peseador de Hussards qui font partie de l'expédition syrienne, et leur adressait une allocution très-belle en sa brève. On raconte qu'après la signature des protocoles, il dit à ses ministres : "Maintenant l'armée pourra chanter la chanson de ma mère." — (*Partant pour la Syrie, etc.*)

— L'historiographe de Garibaldi, Alexandre Dumas n'a pas voulu descendre sur le sol Napoléon, parce qu'il a eu, dit-il, l'honneur d'être condamné jadis à quatre ans de galères du fait de sa majesté Ferdinand, et parce qu'il s'apprete à retourner à Palerme pour y continuer la guerre qu'il a déclarée, lui aussi, au roi François II. Seulement, au lieu de fusil, il prendra pour arme un journal qu'il va rédiger, en français, à Palerme, sous le titre de *l'Indépendant*, et pour lequel Garibaldi lui-même n'a pas dédaigné d'écrire une réclame.

— Ou écrit des Eaux-Bonnes, Basses-Pyrénées, que sa gracieuse majesté, l'impératrice Eugénie a gravi le pic de Ger et est arrivée jusqu'à la région des Neiges, dont elle a rapporté une certaine quantité recueillie de sa propre main. Tandis qu'elle visitait la cascade du torrent *Valentin*, une des dames de sa suite ayant eu son chapeau emporté par le courant d'air qui règne en cet endroit, l'impératrice s'est élançée la première et a courageusement saisi le chapeau au bord du gouffre.

ENIGME.

A la tête voyelle,
Et note à mon talon,
Lecteur, mon tout n'est bon
Qu'autant qu'il est fidèle.

L'énigme du précédent numéro est : *mercure*.

VARIÉTÉS.

LA GRILLE DU PARC.

[Suite.]

Je ne fis point observer à madame de G... que c'était aussi son nom ; et elle continua : "Amélie ne quitta point la fenêtre jusqu'à ce qu'elle eût laissé écouler le temps nécessaire pour que M. de W... eût atteint la grille du parc. Elle se retira alors ; mais, soit que l'espagolette eût grincé en tournant sous sa main, soit que la grille du parc eût été fermée avec moins de précaution qu'à l'ordinaire, soit le cri d'un homme, toujours est-il qu'un bruit inaccoutumé la frappa soudainement. Elle rouvrit brusquement sa fenêtre et écouta longtemps ; mais rien ne se fit plus entendre, et le complet silence de la nuit calma bientôt son inquiétude. Le jour vint, et bientôt l'heure où l'on avait coutume de servir le déjeuner. Madame de Leurtal descendit pour en faire les honneurs avec son mari aux personnes qui demeuraient au château, et, comme de coutume, la conversation fut vive et gaie : l'on s'occupa beaucoup de plaisirs et surtout de la fête que madame de Leurtal donnait le soir même. Chacun se promettait d'y être aimable et brillant, lorsque tout à coup Antoine, le jardinier de la maison, se précipita dans la salle à manger, en poussant toutes sortes d'exclamations.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écriait-il, qu'est-ce que j'ai trouvé là ? C'est fini : on va tout remettre au pillage ; oui, monsieur, les brigands sont entrés dans le parc. Ce sont des chouans ou des jacobins ; qui sait si ce ne sont pas des chauffeurs !

— Qui est-ce qui s'est introduit dans le parc ? reprit M. de Leurtal, interrompant les lamentations d'Antoine.

— Comment, monsieur ! s'écria vivement le jardinier ; qui est-ce qui s'est introduit dans le parc ? mais des assassins, monsieur, des faussaires qui ont des doubles clefs de la grille qui donne sur le bois.

"Amélie se sentit pâlir à ces mots. Mais Antoine criait si fort, qu'il appelait toute l'attention sur lui. M. de Leurtal l'arrêta encore une fois dans ses lamentations sans suite, et lui demanda ce qu'il avait trouvé de si surprenant pour avoir l'air ainsi renversé.

— Comment, monsieur ! s'écria presque avec colère le malheureux jardinier, qu'est-ce que j'ai trouvé ? voilà ce que j'ai trouvé !

"Et à ces mots, il jeta sur la table, devant M. de Leurtal, deux doigts horriblement écrasés et mutilés. Tout le monde recula d'effroi ; Amélie poussa un cri, mais aussitôt elle sentit qu'elle allait jouer sa vie et celle de son amant : elle reprit presque courage. Pendant le silence qui suivit le cri d'horreur qu'avait fait jeter l'aspect de ce sanglant débris, le jardinier eut le loisir de continuer.

— Oui, monsieur, ajouta-t-il, ils étaient pris dans la grille du parc ; et ce qui prouve que c'étaient des voleurs et des assassins qui étaient entrés, et qu'ils étaient plusieurs, c'est que la grille n'avait fait qu'écraser les doigts et qu'on a achevé de les couper avec

un couteau ; et certainement il n'y a pas un homme capable de ce courage.

M. de Leurtal considéra ce triste objet avec une sombre attention, puis promenant un regard singulier autour de la table, sans cependant l'attacher sur aucune femme, pas même sur Amélie, il dit avec un sourire cruel :

— La peau de ces doigts est bien blanche, et ces ongles bien soignés, pour que ce soient ceux d'un voleur : ne trouvez-vous pas, mesdames ?

"Chacun de ces mots tomba brûlant et acéré dans le cœur d'Amélie. Ses dents claquaient, elle ne voyait plus ; mais les vives interpellations que cette phrase de M. de Leurtal lui attira de la part de toutes les femmes présentes l'empêchèrent de rien laisser deviner. L'indignation des autres servit de voile à la honte d'Amélie. Cependant M. de Leurtal, après s'être excusé assez froidement, demanda à Antoine si les traces de sang pouvaient conduire à quelque renseignement.

— Impossible, dit le jardinier ; elles cessent au pied de la grille.

— Et tu n'as rien découvert de plus ? ajouta M. de Leurtal, rien qui puisse nous mettre sur la voie, un lambeau d'habit, une cravache, une clef, que sais-je ! enfin, quelque chose qui aura échappé au blessé ?

— Non, monsieur, non, je n'ai rien découvert, répondit le jardinier ; mais une preuve qu'ils étaient plusieurs, et par conséquent que c'étaient des voleurs, c'est qu'il y en a un qui a essayé le couteau après un brimborion de papier, ce qu'un homme seul n'eût pu faire avec deux doigts de moins à une main. Tenez, j'ai mis ce chiffon dans ma poche.

— Donnez ! s'écria vivement M. de Leurtal, et il s'empara avec anxiété du papier ensanglanté que lui présenta Antoine : il l'examina avec attention et bien longtemps. Chacun se taisait, et ce silence était si profond, qu'Amélie entendait battre son cœur dans sa poitrine. Tout à coup M. de Leurtal lève les yeux sur elle, et lui tendant le papier, il lui dit, sans que rien trait un soupçon :

— Voyez, examinez ceci, et vous serez de mon avis. Voici un pli profond et bien marqué, c'est là qu'on a appuyé le tranchant de la lame ; de chaque côté, remarquez ces deux plis à peine indiqués, et au-dessous desquels il se trouve encore du sang. Ce n'est pas un couteau ordinaire qu'on a essayé avec ce papier, c'est un poignard à lame plate, et légèrement quadrangulaire.

— Précisément un poignard ! s'écria Antoine ; des brigands, des jacobins, des chouans !

"M. de Leurtal imposa durement silence à l'interrompteur, et le renvoya de la salle à manger. Amélie avait pris le papier, et par un mouvement machinal, comme une maîtresse de maison qui fait les honneurs de la table, elle le passa à son voisin. Celui-ci l'examina avec curiosité, et jetant un nouvel effroi dans l'âme de la malheureuse Amélie, il ajouta tout à coup :

— Mais il y a quelque chose d'écrit sous ce sang.

— Voyons, voyons ! s'écria M. de Leurtal, l'œil ardent et la voix altérée. On lui rendit le papier, et sur son extrémité il déchiffra lentement ces mots :

Monsieur et madame de Leurtal ont l'honneur d'inviter... Il s'arrêta : le papier était déchiré.

« Les syllabes de cette phrase, épelées à travers le sang, sonnèrent comme un glas de mort à l'oreille d'Amélie. M. de Leurtal froissa le papier avec une violence horrible, et décelant alors pour la première fois toute la tempête de son âme, il s'adressa à sa femme et lui dit d'une voix farouche :

— Eh bien ! madame, nous verrons celui de nos invités qui manquera à la fête de ce soir.

« Il sortit, et tout le monde le suivit dans un silence soupçonneux. Amélie resta seule, et pour la première fois elle osa regarder l'horrible objet d'accusation. Elle le regarda, et, faut-il vous dire tout ce qu'une femme peut remarquer dans son amant ? elle reconnut ces doigts à cette beauté des ongles que son mari avait bien vue ; elle les reconnut. Elle était seule, elle les emporta. »

[A continuer.]



THÉÂTRE ROYAL.
GRANDE FÊTE MUSICALE
BENEFICE DE M. VAILLANT.
Jeudi, 13 Septembre.

On entendra pour la première fois
Le Chant Patriotique Canadien
DÉDIÉ A LA
Société St. Jean Baptiste
DE MONTREAL.

Admission — 1ère Loge, 50 cents ; 2e Loge, 37½ cents ; Parterre, 25.
Pour la location des places, s'adresser chez M. Herbert, 131, rue Notre-Dame.
12 sept.



J. N. DUHAMEL,
MARCHAND-ÉPICIER
COIN DES RUES
Visitation et Lagauchetière
Faubourg Québec,
MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment très varié de Groceries, Vins, Liqueurs, etc., etc., qu'il vend en gros et en détail et à des prix très réduits.

Montréal, 11 juillet.

MAISON CANADIENNE.
TURGEON, MONAT & CIE.

111

PORTANT LE NOM MAISON CANADIENNE.

PAVILLON TRICOLORE
CÔTÉ OUEST DE LA
RUE NOTRE-DAME,

Deuxième porte du Palais de Justice.

LES Soussignés annoncent avec plaisir à leurs nombreuses pratiques, tant de la campagne que de la ville, qu'ils continuent à tenir un très-grand assortiment de MARCHANDISES SÈCHES.

Les derniers steamers leur ont apporté un assortiment des plus belles Etoffes pour Dames, et ils recevront par chaque steamer de la ligne canadienne, des Patrons de Robes des plus nouveaux et des derniers goûts.

L'ancienneté de leur maison et les efforts qu'elle fait pour rencontrer une part du patronage public, lui en assurent la continuation, et ils espèrent, comme par le passé, fournir à leurs pratiques tout ce que l'on peut trouver dans leur ligne de commerce.

— TEL QUE —

Manteaux d'Été en drap de toutes couleurs
Mantilles et Polkas en soie
Chapeaux pour Dames, de paille, tsean, soie et autres de derniers goûts.

Toutes commandes dans les articles de modes ci-haut mentionnés, seront exécutées sous le plus court délai et à des prix très-réduits.

— AUSSI —

Des Hardes Faites pour hommes, de toutes descriptions et des plus complètes.

Toutes Marchandises en chiffres et un seul prix.

7 sept. **TURGEON, MONAT, ET CIE.**

DÉMÉNAGEMENT.

TURGEON & MONAT

PRENNENT la liberté d'annoncer à leurs pratiques et au public en général, qu'ils ont TRANSPORTÉ, au PREMIER MAI dernier, LEUR MAGASIN, au No. 120 RUE SAINT PAUL, ci-devant occupé par M. Jérôme Grenier et qu'ils continueront d'y tenir un assortiment des plus complets en Marchandises Sèches.

— AUSSI —

En hardes faites dans les derniers goûts, avec des Etoffes les plus nouvelles.

Ils y tiendront, comme par le passé, un assortiment très-étendu de toutes espèces de Chapeaux feutres, en duvet, Chapeaux de soie, de paille, etc., etc.

5 sept. **TURGEON & MONAT.**

IMPORTANT.

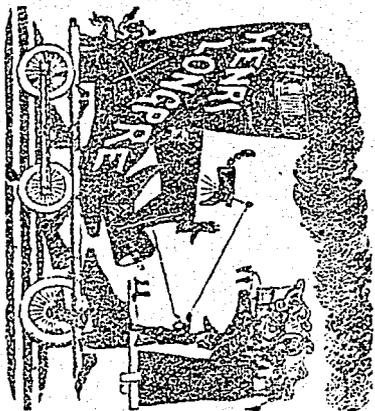
HENRY CORVIN ZMYOUSKI connu pour son exactitude et sa probité, donne avis au public qu'il se charge de toute commission pour lettres funéraires, billets de faire part, billets de recouvrement, etc., etc.

Références, bureau de l'Éducation, tous les journaux français de la ville et le directeur du Théâtre-Français.

S'adresser, rue Amherst No. 129, au fond de la cour.

5 sept.

GRAND TRONC,
MAGASIN DE CHAUSSURES
No. 305, Rue Notre-Dame, près la rue McGill, Montréal.



A. VERDON
MARCHAND ET MANUFACTUREUR DE
CHAUSSURES
No. 197 Rue Saint Joseph
MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment complet de Chaussures et fouritures pour Cordonniers, ainsi qu'un grand assortiment d'Empèignes. — Prix très réduits.

7 Juillet.

3m

I. SAMSON
IMPORTATEUR DE
BIJOUTERIE ET D'HORLOGERIE
FRANÇAISES
192 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Invite le public à visiter son magnifique assortiment de Bijouteries, d'Horlogeries, de Stéréoscopes, Parfumerie et autres articles de Fantaisie provenant des meilleurs fabricants français, allemands et anglais qu'il vend à des prix excessivement réduits.

Un ouvrier est chargé des réparations.

7 Juillet 1860.

1-13

LAMONTAGNE & Cie.,
MARCHANDS ÉPICIERS

En Gros et en Détail,
116 Coin des rues Brock et Ste. Marie,

Maison ci-devant occupée par M. Vadebonceur,

MONTREAL.

Tiennent les premières qualités de Groceries, telles que : Sucres, Sirops, Riz, Café frais moulu, Raisins, Amandes de toutes sortes, Epices moulues, Marinades de Cross et Blackwell, Sardines à l'huile, Huile d'Olive ; aussi : Boissons de premier choix, telles que : Eau de vie, Gin, Vins, Whiskey en quart et en bouteille, etc., etc., etc.

Montréal, 4 juillet 1860.

SENECAL & FRÉRY, Imprimeurs-Éditeurs.